

Un faux mythe ?

Lorsque nous étions petit, l'horizon, c'était l'an 2000.

Et l'an 2000, dans nos imaginaires, c'était des voitures volantes, des écrans qui s'allumeraient pour laisser apparaître des gens habitants de l'autre côté de la planète et avec qui on pourrait parler... On avait tous hâte.

Aujourd'hui, l'horizon, c'est 2050, et le risque asséné par les scientifiques d'une possible, voire probable, fin du monde.

En effet, à l'heure actuelle, nous sommes toujours engagés sur une courbe de réchauffement climatique de + 6 degré. Un réchauffement climatique de + 6 signifie la fin « d'un » monde (au mieux), la fin de l'humanité (au pire).

Aujourd'hui, nous qui étions petits dans les années 1970, 1980, 1990, nous tous aujourd'hui, nous n'avons plus vraiment d'horizon. Et nos enfants, sans doute encore moins. Orphelins de futur, nous évoluons hagards, et nous ne savons plus comment, ni quoi désirer.

Aujourd'hui, nous n'avons plus hâte.

Il ne faut pas laisser le futur en jachère intellectuelle, nous dit Etienne Klein.

L'urgence, aujourd'hui, nous semble-t-il, est de « faire monde »... Comment faire monde ?

Il n'y a pas de dieux dans l'univers, pas de nations, pas d'argent, pas de droits de l'Homme, ni lois ni justice hors de l'imagination commune des êtres humains », pourrait répondre Harrari.

Une civilisation commence par le mythe, ajouterait Cioran.

Pour faire monde, nous avons besoin d'histoires. Il nous faut repeupler nos imaginaires de nouveaux héros, de nouvelles épopées, de nouveaux exploits.

Aussi, parce que nous sommes des citoyens et que nous sommes sensibles aux effondrements de notre époque, avons nous eu besoin d'une histoire pour créer ce nouveau spectacle de danse.

Nous avons eu besoin d'un faux mythe, d'une légende infidèle.

Dans cette perspective, il nous a également semblé pertinent d'interpeller les enfants dans leur capacité à questionner l'acquis, le donné... et à inventer des histoires. C'est ainsi que, via le dossier pédagogique donné aux enseignants, nous proposons aux enfants d'inventer la suite de *Les Autres*... Que se passe-t-il une fois que les protagonistes ont réintégré le monde ?

En filigrane, donc, la question à laquelle notre siècle semble devoir répondre : comment habiter, aujourd'hui, le monde ?

... Ainsi, à rebours d'une approche structuraliste qui démantèle l'illusion théâtrale pour mieux en exposer les dispositifs à l'œuvre, nous choisissons ici « d'utiliser » le théâtre dans sa capacité à nous emmener « ailleurs », à nous plonger dans une autre réalité.

Aussi, utilisons-nous certains – pas tous – outils de factice propres à la représentation théâtrale. Par souci de cohérence par rapport à son propos, Anton Lachky a choisi cependant d'utiliser ici un minimum de « technique ». Il renonce à l'efficacité des effets de lumières et autres nuages de fumée pour faire naître l'illusion à partir de moyens minimum : le texte, le mouvement, un espace scénique, et cette chose particulière qu'est « le temps de la représentation ».

Dans ce projet, il nous a semblé important d'explorer cette esthétique de la sobriété.

Ainsi, il n'y pas eu de « création lumières » au sens habituel du terme. Un simple plein feu a été mis en place, et aucune variation n'a lieu pendant la durée du spectacle. Aussi, les costumes ont-ils été achetés dans des magasins de seconde main.

C'est l'entièreté de notre manière d'habiter l'espace, de hiérarchiser nos priorités, d'envisager nos réjouissances, de condamner nos agressions, de considérer nos alter ego humains et non humains qu'il faut revoir. C'est d'une révolution dont il est question. Comment cesser de voir la nature comme une simple ressource ? Comment penser au-delà de nos intérêts à court terme ? Comment outrepasser notre propension à confondre des choix contingents avec un ordre nécessaire ? Et plus profondément encore : comment renverser le sens même de ce qui est indûment ressenti comme mélioratif ? Le défi est immense, incommensurable à tout autre. (Aurélien Barrau)